

Georges L. Bastin

–Montréal–

[...] translation is a highly **manipulative** activity that involves all kinds of stages in that process of transfer across linguistic and cultural boundaries. Translation is not an innocent, transparent activity but is highly charged with the significance at every stage; it rarely, if ever, involves a relationship of equality between texts, authors or systems. (BASSNETT/TRIVEDI 1999:2)

La caractérisation de la traduction, en tant qu'activité humaine, continue d'alimenter de nombreux débats. Les définitions ou descriptions qui en ont résulté au cours de l'histoire ne satisfont que leurs auteurs ou des communautés restreintes. Et pour cause, puisque de telles acceptions relèvent nécessairement d'une vision individuelle, rarement collective, ou d'une pratique historique. Gerd WOTJAK, toutefois, s'aligne sur un certain consensus des traductologues pour définir la traduction comme une "communication interculturelle bilingue rendue possible par l'intermédiation d'un traducteur professionnel" (WOTJAK 2005:53). Aucun traductologue ne remettra en question l'adjectif 'interculturelle', ce qui déjà est un progrès significatif que l'on doit pour une bonne part à Susan BASSNETT (1990, 2002). Il n'en va pas de même pour le substantif 'communication' ni pour l'épithète 'professionnel' qui placent, si l'on peut dire, automatiquement WOTJAK du côté de la *domestication* et face à la *foreignization* pour reprendre la terminologie de Lawrence VENUTI (2004). C'est pourquoi WOTJAK nuance sa caractérisation en précisant que tout credo de traduction relève d'une attitude du traducteur qui requiert une argumentation de la part de la traductologie.

Il est dès lors permis de s'interroger sur une telle argumentation. L'approche historique révèle, au cours des 50 dernières années – c'est-à-dire depuis l'apparition de la traductologie –, une évolution nette de l'objet de la réflexion sur la traduction qui est passé, progressivement et schématiquement, du texte au traducteur. Là n'est pas le seul intérêt du retour en arrière sur ce qu'a été l'examen de l'exercice de la

traduction et sur ce qu'il a signifié. On tirera de cette approche rétrospective de nombreux enseignements sur des concepts, des attitudes et des stratégies.

1 *Évolution de la réflexion traductologique*

La traductologie, bien que ne portant pas encore cette appellation, est apparue, dans les années 50, comme branche de la linguistique appliquée. L'approche était quasi exclusivement linguistique. Même NIDA/TABER (1969), qui, les premiers, ont mis l'accent sur le destinataire, fondaient leurs réflexions et leurs analyses sur un modèle transformationnel générativiste. Les autres se réclamaient encore davantage de la linguistique: VINAY/DARBELNET (1958), JAKOBSON (1959), MOUNIN (1963), CATFORD (1965), entre autres. Leur objet d'étude était le texte ou plus exactement la langue des textes. Ils s'étaient donné pour objectif la modélisation du transfert interlinguistique. Tous évoluaient dans un environnement circonscrit au sens des textes véhiculé par la langue, soit au sémantisme. Ils employaient comme outil d'analyse le paramètre de l'équivalence linguistique, dont il existe aujourd'hui tant de définitions et de catégories qu'elle est devenue un concept inopérant. Il s'agissait alors d'une analyse essentiellement objective dans laquelle n'intervenaient ni l'auteur, ni le destinataire, encore moins le traducteur. Celui-ci était, ou plutôt devait être invisible, les traductions ne devaient pas 'sentir la traduction', dans le sens où elles ne pouvaient ni 'respirer' l'original ni laisser apparaître de déviation sensible par rapport à cet original.

Les années 70-80 voient le début d'une longue et lente évolution de la linguistique. L'avènement de la théorie de la communication, de la pragmatique et de la linguistique textuelle, notamment l'analyse du discours dans ses moutures anglaise, française et allemande, modifie en profondeur les études linguistiques en élargissant considérablement leurs horizons. Les traductologues ne restent pas indifférents à ce bouleversement. Des auteurs comme SELESKOVITCH/LEDERER (1984), HATIM/MASON (1990), DELISLE (1980) et REIB/VERMEER (1984) s'acharnent contre la linguistique structurelle limitée au mot et à la phrase en tant qu'anti-thèse de la traduction. Ils adoptent la communication comme *leitmotiv*. Ils prennent pour objet d'étude le texte ou le discours et partant l'effet causé par le message sur le destinataire ou l'efficacité de la communication. Leur objectif consiste à modéliser la communication interlinguistique, non plus un simple transfert. Leur environnement est la toute-puissante communication; ce qui amène la réaction notamment de BERMAN (1984). Leur outil d'analyse est bien sûr l'équivalence communicationnelle. En effet, il s'agissait encore essentiellement de juger la traduction selon une certaine

'fidélité' à l'effet recherché par le texte source. Les auteurs fonctionnalistes, notamment Christiane NORD (1997), accordent une importance croissante aux différents acteurs du processus, dont le traducteur et le donneur d'ouvrage, mais l'équivalence demeure l'aune à laquelle les traductions sont évaluées. Au cours de cette deuxième période, l'analyse devient moins objectivement fondée sur le texte en soi puisque l'on commence à prendre en compte l'acte de communication dans son intégralité et dans ses parties constitutives; le traducteur fait partie des éléments pris en considération, sa présence peu à peu devient réelle.

À partir des années 90, cette évolution prend un tournant radical. Les considérations linguistiques s'estompent; la traductologie s'affirme en tant que discipline autonome; des maîtrises et des doctorats apparaissent un peu partout dans les universités, et congrès et publications se multiplient. On voit paraître des anthologies de textes 'fondateurs' (VENUTI 2004; PÖCHHACKER/SHLESINGER 2002), des encyclopédies (BAKER 1998; SHUTTLEWORTH/COWIE 1997), des bilans (HURTADO ALBIR 2001; MUNDAY 2001; HATIM 2001). Reconnaisant le caractère interdisciplinaire de leur discipline, les traductologues scrutent l'horizon humaniste à la recherche de nouvelles approches. Des études empiriques sont menées auprès d'étudiants et de professionnels (les *think aloud protocols*, TAP) afin de pénétrer la 'boîte noire' des traducteurs et ainsi mieux déterminer leurs stratégies et caractériser le processus mental (SÉGUINOT 1989); on puise aux sources de la psychologie cognitive (BELL 1991); on étudie les marchés éditoriaux pour mesurer les volumes de traduction et en inférer des politiques dominantes (VENUTI 1995); on observe les mouvements socioculturels, politiques et idéologiques comme le féminisme et le postcolonialisme (SIMON 1996; ROBINSON 1997); on se cherche une éthique (PYM 1997); on scrute l'histoire pour réapprendre certains fondements et mettre au jour des acteurs, des 'écoles', des modes, des normes, etc. On incorpore la déconstruction (DERRIDA 1999); la traduction de la lettre revient en force. Bref, on redécouvre l'Autre, pour l'Autre ou pour soi, et, surtout, on accorde au traducteur une place prépondérante dans l'étude de la traduction et de son processus. L'objet d'étude des traductologues est donc devenu principalement le traducteur, son attitude, ses stratégies, sa motivation, son rôle social et historique, son interculturelité; l'objectif poursuivi par la traductologie est la modélisation de l'intervention créative du traducteur et la détermination des rapports interculturels systémiques (HERMANS 1985). Les traductologues se meuvent désormais dans un environnement qui est celui de la liberté du traducteur, de sa marge de manœuvre et de son autonomie, et leur outil d'analyse, l'altérité dans ses rapports avec le soi, l'interculturelité. Les

chercheurs affichent de plus en plus leur credo socioculturel et l'analyse est devenue subjective pour mettre en lumière la visibilité du traducteur.

Nous pourrions représenter le bilan de cette évolution de la manière schématique suivante:

	<i>objectivité</i>	?	<i>subjectivité</i>	
TEXTE	?	DESTINATAIRE	?	TRADUCTEUR
transfert		communication		action/création
sens		fonction		liberté
équiv. ling.	?	équiv. communic.	?	altérité
	<i>invisibilité</i>	?	<i>visibilité</i>	

Schéma 1

2 Rôle de l'histoire

De la même manière que les pionniers de l'histoire ont pu déceler le mouvement pendulaire de la prédilection pour la forme ou le fond selon les siècles (KELLY 1979; HORGUELIN 1981), ce sont encore les historiens qui signalent aujourd'hui les 'virages'. En 1990, BASSNETT/LEFEVERE montrent le virage culturel (*cultural turn*) et, en 1991, ROBINSON parle de celui du traducteur (*Translator's Turn*), auquel on pourrait encore ajouter le virage social (ROBINSON 1997).

C'est l'histoire toujours qui explique les raisons de ces virages. Il y a, en premier lieu, l'incapacité des théories et des modèles existants à expliquer les attitudes et les stratégies des traducteurs observables dans la réalité révélée par l'histoire. Pensons aux pseudo traductions, aux autos traductions, aux imitations, etc. Ensuite, l'entêtement des théories et des modèles existants à se restreindre au produit final et à vouloir le comparer à la source pour en décréter le degré de fidélité. Le concept d'équivalence n'est plus ce qu'il était! En troisième lieu, l'immense majorité des démarches théoriques existantes sont caractéristiques d'un 'impérialisme culturel' des pays ou des acteurs centraux au détriment de la périphérie. Pensons aux positions coloniales, aux conventions d'un ordre soi-disant établi opposées à certaines minorités socioculturelles, etc. En dernier lieu, le refus des théories et modèles existants à reconnaître qu'un traducteur puisse se rendre visible.

Grâce à ces virages, mis au jour par l'histoire de la traduction, le traducteur d'aujourd'hui est doté d'une dimension historique et sociale acquise principalement par ses interventions délibérées, souvent inspirées ou justifiées par son contexte social, économique, culturel ou politique, mais également inspirées de sa personnalité.

3 Les interventions délibérées du traducteur

D'une part 'intervenir', selon le TLF, signifie "prendre part volontairement à une action commencée, à une affaire en cours et y jouer un rôle actif pour la modifier ou l'arrêter" ainsi que "agir comme médiateur". De l'autre, une traduction est évidemment toujours le fait d'un traducteur, si l'on exclut l'éventualité de la traduction automatique. C'est donc une lapalissade de parler d'intervention du traducteur en traduction. Une traduction est à la fois une action consciente et une médiation qui s'élabore à partir d'une série de décisions ou de choix qui s'expriment par des procédés ou des techniques. Le traducteur prend ses décisions en fonction de plusieurs critères: les limitations linguistiques ou textuelles, les consignes (professionnelles ou éditoriales) du donneur d'ouvrage ou encore les stratégies de traduction qu'il adopte (on parlera aussi de 'projet de traduction'). Ce sont ces démarches ou façons de faire que nous appelons 'interventions'; elles sont effectuées par des sujets sociaux qui jouissent d'une certaine liberté.

Il convient toutefois de distinguer les **interventions objectives** des **interventions subjectives**. Les interventions objectives, mieux connues comme les '*shifts*', relèvent du texte (MOLINA/HURTADO ALBIR 2002). Elles sont donc '*text based*' et, selon GAGNON (2006), entraînent des différences de sens ou de structure entre une traduction et son original. Certaines peuvent aussi être requises par les donneurs d'ouvrage. En revanche, les interventions subjectives sont subordonnées à la seule volonté du traducteur pour des raisons historiques, idéologiques, politiques ou d'appartenance à une communauté socioculturelle déterminée. Ces interventions subjectives sont celles que nous appelons **délibérées** du fait que rien, objectivement, n'oblige le traducteur à intervenir de cette manière. Notons, afin d'éviter toute confusion, que de telles interventions peuvent être exotisantes (*foreignizing*) ou naturalisantes (*domesticating*).

Il convient également de distinguer les **stratégies de traduction** des **techniques de traduction**. Les dernières sont des 'interventions' liées à la nature des textes; elles sont essentiellement des outils de réexpression ponctuelle, mais également des instruments d'analyse *a posteriori* pour ceux qui cherchent à mesurer le degré d'équivalence: le calque, l'emprunt, la modulation, la recatégorisation, la compensation, mais aussi d'une manière générale l'économie et l'étoffement, entre autres. Elles ne sont guère utiles à la caractérisation de la traduction. Elles le sont encore moins aux chercheurs dont la démarche consiste à replacer textes et traducteurs dans leur contexte socio-économico-culturel (c'est-à-dire historique), dont le but n'est pas de déterminer le degré d'équivalence ni d'émettre de jugement de valeur sur la qualité d'une traduction. En traductologie, comme en histoire de la tra-

duction, le chercheur ne prétend pas juger un produit déterminé, ce qui l'intéresse c'est de cerner les stratégies employées par les traducteurs en tenant compte des contextes de production et de réception tant des textes originaux que des traductions. Ceci dans le but de tirer des conclusions quant aux tendances existantes à une époque donnée (qui peut être contemporaine), dans une région ou communauté particulière, ou dans un genre de textes déterminé, ou encore chez un traducteur. Ces tendances, voire normes, de production et de réception des traductions permettront de déterminer le rôle joué par ces dernières dans l'histoire ou leur contribution à un phénomène ou événement historique ou culturel. Il s'agit alors d'études typiquement descriptives. Pour GAGNON (2006), "translation strategies go beyond the description level of analysis, since they help to explain the translator's behavior." Tel est précisément l'intérêt d'étudier les stratégies de traduction qui se réfèrent à la performance du traducteur.

Les **taxonomies** de transformations effectuées par les traducteurs, soit les différences entre l'original et la traduction, sont très nombreuses. Elles vont de la plus simple à la plus complexe: les "verres colorés et transparents" de MOUNIN (1963), les sept "procédés" de VINAY/DARBELNET (1958) (dorénavant 24 chez MOLINA/HURTADO ALBIR 2002:501) et les diverses définitions du concept d'équivalence (NIDA/TABER 1969; NEWMARK 1988; HOUSE 1977; KOLLER 1995). Une mention spéciale méritent parmi ces taxonomies celles de CHESTERMAN (1997) (*syntactic shifts*, *semantic shifts* et *pragmatic shifts*) et de NORD (1997) (*traduction documentaire – sourcière* et *traduction instrumentale – cibliste*), plus récentes et nettement plus élaborées.

Rendus à ce point, nous pouvons tenter une définition de l'intervention du sujet traducteur. Celle-ci serait un acte, un geste, une démarche de traduction qui consiste à s'éloigner de la littéralité du texte de départ; une déviation par rapport à ce que la transparence de texte à texte exige objectivement. Une telle démarche, souvent une stratégie, qui peut aller du strict respect (chose oh combien difficile!) de la lettre à l'appropriation en passant par la paraphrase, est subjectivement motivée par une cause externe au texte et liée à la situation de transfert. Cette cause peut être, d'une part, le statut du texte source, la nature de la situation de réception du texte traduit ou une contrainte imposée par le donneur d'ouvrage; de l'autre, elle peut être une stratégie propre au traducteur. C'est cette dernière que nous qualifions de 'délibérée'.

L'**intervention délibérée** résulte du choix libre du traducteur. Expliciter, recatégoriser, calquer, etc. ne découlent pas d'un choix. Ce sont plutôt ce que VINAY (1980) appelait des "servitudes". L'intervention délibérée est toute intervention du

traducteur non dictée par la nature objective du texte de départ. Une adaptation ponctuelle (procédé de traduction) n'est donc pas généralement délibérée, à moins qu'elle ne découle d'une stratégie globale préalablement tracée, par contre, l'adaptation globale est délibérée si elle n'a pas été imposée au traducteur comme une traduction ethnocentrique dictée par une politique éditoriale et réalisée 'sur commande'.¹

- a) L'intervention délibérée répond à un 'projet de traduction' non neutre, souvent énoncé publiquement. Elle s'effectue en cohérence avec ce projet. Pensons au projet de retraduction des œuvres de Dostoïevski par André Markowicz.
- b) L'intervention délibérée est une stratégie visible, responsable et libre. Par exemple les traductions québécoises par Michel Garneau et Michel Tremblay pendant la Révolution tranquille (voir BRISSET 1990). Autres exemples, les changements de genre comme la vulgarisation, la poésie versifiée en prose, le roman en bande dessinée, etc.
- c) L'intervention délibérée est souvent osée et risquée. Telles les deux versions égyptiennes en arabe du roman *La Nuit Sacrée* de Tahar Ben Jelloum (1987, Paris: Seuil): l'une 'littérale' (par Zahira El Biali, 1993) pour dénoncer les mauvais traitements infligés aux femmes dans le monde musulman et l'autre 'atténuée' (par Fathi El Ashry, 1988) pour éviter de choquer un public conservateur (voir EL BADAOUI MOHAMAD 2005).
- d) L'intervention délibérée est aussi, comme disait Jorge Luis BORGES, une "lecture et réécriture irrévérentes de l'héritage du passé" avec tout ce que cela implique d'interpolations, coupures, ajouts, soit l'appropriation du texte original (WAISMAN 2003:355-356).
- e) L'intervention délibérée est une modalité de traduction créative qui vise à consolider l'identité de la collectivité du traducteur. Les traductions féministes et postcoloniales en sont de bons exemples. De même, les traducteurs 'engagés' politiquement dans l'émancipation vénézuélienne (voir BASTIN/CASTRILLÓN 2004; BASTIN/DÍAZ 2004).
- f) L'intervention délibérée est finalement un acte de traduction sélective qui consiste à souligner ou à ne conserver de l'original que ce qui convient au traducteur. Par exemple, la traduction espagnole de Thomas Paine par Manuel García de Sena où le traducteur compose un livre fait d'extraits d'œuvres diverses de l'auteur (voir BASTIN/ECHEVERRI 2004).

¹ Au sujet du concept d'adaptation, voir BASTIN (1993).

4 Place des phénomènes linguistiques

Dans cette optique, ce sont les textes et les intentions communicatives plutôt que les stratégies discursives qui régissent les pratiques traductives. Quelle peut être, dès lors, la place des phénomènes linguistiques dans le processus?

WOTJAK (2005:74) explique que, une fois déchiffré le sens communicatif du texte original, le traducteur “doit pouvoir reproduire ce sens déverbalisé dans le texte cible en ayant recours à des ressources linguistiques et sémiotiques d’une part, et en tenant compte du présavoir du récepteur de sa traduction de l’autre.” Voilà qui donne une place – restreinte – aux phénomènes linguistiques dans cette partie du processus de traduction qu’est la réexpression.

WOTJAK poursuit en affirmant: “Ce sera surtout cette partie du supposé qui compte pour le succès de la traduction puisqu’il doit verbaliser tous les éléments qui font défaut dans le présavoir du lecteur vivant dans des circonstances socio-culturelles et peut-être aussi professionnelles autres [...]” Voilà qui illustre très clairement la hiérarchie des phases du processus. Le succès d’une traduction dépendra de la verbalisation des éléments non partagés par l’auteur et le public du texte source et le lecteur du traducteur. C’est là que la lecture personnelle du texte source par le traducteur et sa perception des univers socioculturels partagés entraîneront des interventions subjectives et délibérées de ce dernier. D’où la nuance qu’apporte WOTJAK (2005:74): “pour autant que le traducteur considère cette verbalisation/textualisation comme nécessaire, ce qui dépend pour une large part de l’importance, de la pertinence communicative (et désignative) de ces aspects déficitaires du supposé (et en partie éventuellement aussi du dit) au sein de la communauté des usagers de la langue d’arrivée et en dernier lieu aussi du scopos poursuivi avec l’acte traduisant.”

5 Conclusion

L’examen encore superficiel de ce type d’interventions du traducteur fait apparaître un traducteur dont on parle peu, mais, ceci dit, presque toujours en termes négatifs. Comme si le lot du traducteur était de ne jamais intervenir délibérément et de rester indéfiniment invisible. Il est important d’approfondir le véritable rôle des traducteurs afin de mettre en valeur l’aspect créatif et créateur de la traduction et vaincre ainsi le statut ancillaire de celle-ci. Pour ce faire, il faudra, comme le propose VERMEER, détrôner l’original. Peut-être ainsi contribuerait-on à une nouvelle éthique de la traduction.

Bibliographie

- BAKER, Mona (éd.) (1998): *Encyclopedia of Translation Studies*, London/New York: Routledge.
- BASSNETT, Susan / LEFFEVRE, André (éds.) (1990): *Translation, History and Culture*, London: Pinter.
- BASSNETT, Susan / TRIVEDI, Harish (éds.) (1999): *Post-colonial Translation: Theory and Practice*, London/New York: Routledge.
- BASTIN, Georges L. (1993): “La notion d’adaptation en traduction”, dans: *Meta* 38.3, pp. 473-478.
- BASTIN, Georges L. / CASTRILLON, Elvia R. (2004): “La Carta dirigida a los españoles americanos, una carta que recorrió muchos caminos...”, dans: *Hermeneus* 6, pp. 273-290.
- BASTIN, Georges L. / DIAZ, Adriana (2004): “Las tribulaciones de la Carmañola (y de la Marsellesa) en América Latina”, dans: *Trans* 8, pp. 29-39.
- BASTIN, Georges L., / ECHEVERRI, Álvaro (2004): “Traduction et révolution à l’époque de l’indépendance hispano-américaine”, dans: *Meta* 49.3, pp. 562-575.
- BELL, Roger T. (1991): *Translation and translating. Theory and practice*, London/New York: Longman.
- BERMAN, Antoine (1984): *L’épreuve de l’étranger: Culture et traduction dans l’Allemagne romantique*, Paris: Gallimard.
- BRISSET, Annie (1990): *Sociocritique de la traduction. Théâtre et altérité au Québec (1968-1988)*, Longueuil: Éditions du Préambule.
- CATFORD, John C. (1965): *A Linguistic Theory of Translation*, London: Oxford University Press.
- CHESTERMAN, Andrew (1997): *Memes of Translation*, Amsterdam: John Benjamins.
- DELISLE, Jean (1980): *L’analyse du discours comme méthode de traduction*, Ottawa: Les Presses de l’Université d’Ottawa.
- DERRIDA, Jacques (1999): “Qu’est-ce qu’une traduction ‘relevante?’”, dans: *Quinzième assises de la Traduction Littéraire (Arles 1998)*, Arles: Actes Sud, pp. 21-48.
- EL BADAoui MOHAMAD, Manal Ahmed (2005): *L’effet du retour: traduire du français vers la culture arabe d’origine*, thèse de doctorat de l’Université de Montréal, soutenue en janvier 2005, non publiée.
- GAGNON, Chantal (2006): “Ideologies in the History of Translation: A Case Study on Canadian Political Speeches”, dans: BASTIN, Georges L. / BANDIA, Paul (éds.): *Charting the Future of Translation History. Current discourses and Methodology*, Ottawa: University of Ottawa Press.
- HATIM, Basil (2001): *Teaching and Investigating Translation*, London: Longman.
- HATIM, Basil / MASON, Ian (1990): *Discourse and the Translator*, London: Longman.
- HERMANS, Theo (1985): *The Manipulation of Literature: Studies in Literary Translation*, London: Croom Helm.
- HORGUELIN, Paul (1981): *Anthologie de la manière de traduire*, Brossard: Linguatex.
- HOUSE, Juliane (1977): *A Model for Translation Quality Assessment*, Tübingen: Narr.
- HURTADO ALBIR, Amparo (2001): *Traducción y Traductología*, Madrid: Cátedra.
- JAKOBSON, Roman (1959): “On linguistics Aspects of translation”, dans: BROWER, Reuben (éd.): *On Translation*, Cambridge: Harvard University Press / New York: Oxford University Press, pp. 232-239.

- KELLY, Louis (1979): *The True Interpreter: A History of Translation Theory and Practice in the West*, Oxford: Blackwell.
- KOLLER, Werner (1995): "The Concept of Equivalence and the Object of Translation Studies", dans: *Target* 7.2, pp. 191-222.
- MOUNIN, Georges (1963): *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris: Gallimard.
- MUNDAY, Jeremy (2001): *Introducing Translation Studies. Theories and Applications*, London/New York: Routledge.
- NEWMARK, Peter (1988): *A Textbook of Translation*, Hempel Hamstead: Prentice Hall.
- NIDA, Eugene / TABER, Charles (1969): *The Theory and Practice of Translation*, Leiden: Brill.
- NORD, Christiane (1997): *Translation as a Purposeful Activity*, Manchester: St. Jerome.
- PÖCHHACKER, Franz / SHLESINGER, Miriam (éds.) (2002): *The Interpretation Studies Reader*, London/New York: Routledge.
- PYM, Anthony (1997): *Pour une éthique du traducteur*, Arras: Artois Presses Université / Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa.
- REIß, Katharina / VERMEER, Hans J. (1984): *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen: Niemeyer.
- ROBINSON, Douglas (1991): *The Translator's Turn*, Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- ROBINSON, Douglas (1997): *Becoming a Translator*, London/New York: Routledge.
- SEGUINOT, Candace (dir.) (1989): *The Translation Process*, Toronto: H.G. Publications, School of Translation, York University.
- SELESKOVITCH, Danica / LEDERER, Marianne (1984): *Interpréter pour traduire*, Paris: Didier.
- SHUTTLEWORTH, Mark / COWIE, Moira (1997): *Dictionary of Translation Studies*, Manchester: St. Jerome.
- SIMON, Sherry (1996): *Gender in Translation: Cultural Identity and the Politics of Transmission*, London/New York: Routledge.
- VENUTI, Lawrence (1995): *The Translator's Invisibility. A History of Translation*, London/New York: Routledge.
- VENUTI, Lawrence (éd.) (2004): *The Translation Studies Reader*, London/New York: Routledge.
- VINAY, Jean-Paul (1980): "Statistiques de la servitude en matière de traduction", dans: *Meta* 25.4, pp. 447-454.
- VINAY, Jean-Paul / DARBELNET, Jean (1958): *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris: Didier.
- WAISMAN, Sergio (2003): "The Thousand and one nights in Argentina: Translation, narrative, and politics in Borges, Puig, and Piglia", dans: *Comparative Literature Studies* 40.4, pp. 351-371.
- WOTJAK, Gerd (2005): "Le traducteur à la recherche du sens communicatif de l'original", dans: PEETERS, Jean (éd.): *On the relationships between Translation Theory and Translation Practice*, Frankfurt: Peter Lang, pp. 53-78224.